

LA

PSYCHOLOGIE INTER-MENTALE

PAR

G. TARDE

Membre de l'Institut,
Professeur au Collège de France,
Ancien Président de la Société de Sociologie de Paris.



(Extrait de la *Revue Internationale de Sociologie*).

PARIS

V. GIARD & E. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, Rue Soufflot, 16

1901

La psychologie inter-mentale ⁽¹⁾.

Demandons-nous quelle est la place de la psychologie sociale parmi les sciences — quelle est son importance, son rôle — quelles lacunes elle présente encore et doit combler. — Les mêmes questions se posent pour la psychologie criminelle.

Notre section, en effet, réunit deux parties, en apparence bien dissemblables et sans lien étroit : la psychologie sociale et la psychologie criminelle. Mais, si l'on réfléchit que *criminel* signifie avant tout *anti-social*, on comprendra à la fois l'utilité de *distinguer* la psychologie sociale de la psychologie criminelle, et de *les rattacher* l'une à l'autre.

— La psychologie, en général, est l'étude de ce que la biologie et la sociologie ont de commun, c'est-à-dire le *moi* et le *sous-moi*, pour ainsi parler, qui est leur trait d'union ou plutôt leur point d'intersection. Aussi les psychologues ne sauraient-ils être que des biologistes sociologues, chez lesquels domine tantôt la préoccupation des rapports de la conscience ou de la subconscience avec les phénomènes de la vie — c'est le cas des aliénistes, des anthropologistes, des psychophysiciens — tantôt la préoccupation des rapports de l'esprit individuel avec les phénomènes sociaux. Si l'on supprime de la psychologie, d'une part,

(1) Discours lu, le 21 août 1900, à l'ouverture de la section de *Psychologie sociale et criminelle*, au Congrès International de Psychologie (Palais des Congrès.)

toutes les informations que les naturalistes y apportent, d'autre part toutes les lumières que les linguistes, les mythologues, les moralistes, les juristes, les économistes y viennent tour à tour allumer, il n'en reste rien. L'éminent président de ce Congrès, M. Ribot, l'a bien compris, et l'on a pu remarquer, au cours de son évolution scientifique, le rôle croissant du côté social des questions qu'il traitait. Ce caractère est surtout apparent dans l'un de ses derniers et de ses plus beaux ouvrages, la *Psychologie des Sentiments*.

Mais on a fait un tel abus de cette expression, la *psychologie sociale*, qu'il importe tout d'abord de bien préciser ce qu'on entend par là. Une acception dans laquelle on l'a souvent entendue me paraît devoir être rejetée *de plano* dans une réunion comme celle-ci : c'est la notion fondée sur l'hypothèse d'un *moi collectif*, qui, du choc des moi individuels, jaillirait miraculeusement comme l'étincelle mystique de ces cailloux entre-choqués. L'âme des peuples, l'âme des foules, le génie d'une langue ou d'une religion, ce sont là de commodes métaphores, qu'il est permis d'employer à la condition de n'en être pas dupe, car elles n'ont rien de plus solide qu'une autre figure qui a eu beaucoup moins de succès et qui a peut-être un peu plus de fondement : le moi de l'atome.

Mais, ce sens écarté, me dira-t-on, quel domaine propre reste à la psychologie sociale ? Et ne se confond-elle pas avec la psychologie individuelle ? Elle y rentre, je le veux, mais à peu près comme le cercle rentre dans l'ellipse, dont il n'est qu'un cas très singulier, celui où la distance des deux foyers devient zéro. Le contact du moi avec les autres moi n'est, après tout, qu'un des rapports du moi avec l'ensemble des êtres extérieurs, mais c'est un rapport tout à fait spécial, caractérisé par le minimum de dissemblance ou le maximum de similitude entre le sujet et l'objet. L'objet, ici, est lui-même un sujet ; ce qui est senti est lui-même sentant, ce qui est pensé est lui-même pensant, ce qui est cru, aimé, désiré, voulu, est lui-même croyant, aimant, désireux, volontaire... L'esprit, rencontrant ainsi sa propre image vivante dans l'énigmatique univers, prend mieux conscience de sa propre réalité par ce reflet qui lui apparaît comme une réalité pareillement indiscutable, soustraite aux coups du scepticisme idéaliste. Il a touché là un *inconcussum quid* où il s'appuie et qui s'appuie sur lui, qui lui ressemble déjà et qu'il s'efforce sciemment ou inconsciemment de s'assimiler davantage, soit par la sympathie soit par l'antipathie même qui naît entre eux.

Il me semble que ces rapports et ces actions d'*esprit à esprit*, qui sont

en si haut relief dans le souvenir que garde l'individu de ses relations avec l'univers ambiant, méritent de ne pas demeurer confondus avec celles-ci et d'être étudiés à part. Je donnerais plus volontiers à la science qui a cette étude pour objet le nom de psychologie inter-spirituelle, plus clair et plus précis que celui de psychologie sociale; d'autant mieux que toutes les actions d'esprit à esprit ne sont point propres à créer ou à fortifier le lien social, et que beaucoup contribuent à le dissoudre. La psychologie inter-spirituelle, on le voit, ne saurait se confondre ni avec la sociologie, qu'elle déborde et qu'elle explique mais qu'elle ne constitue pas, — ni avec la psychologie proprement dite, *intra-spirituelle*, à laquelle elle ne s'oppose pas, mais qu'elle complète.

Aucune impression n'est passagère, disait Goethe avec vérité, entendant par là que toute sensation se conserve et se répète, se transformant dans la mémoire. Mais cela est surtout vrai, dans un autre sens, de toute impression exprimée, car nulle expression n'est perdue, et, par l'action contagieuse d'esprit à esprit, toute onde de l'âme, pour ainsi dire, se prolonge en ondulations infinies, indéfiniment évoluant. Pouvez-vous croire que ces ondulations se suivent sans ordre, sans une régularité de répétition habituelle plus ou moins difficile à apercevoir, mais bien réelle? Non, il suffit de regarder avec une certaine fixité d'attention ces séries d'actions inter-mentales pour constater qu'elles obéissent à des lois, autrement dit à des habitudes régulières, facilement reconnaissables. Si j'ai essayé, pour une faible part, d'en formuler quelques-unes, et des plus apparentes, il en existe assurément bien d'autres, plus profondes, je n'en doute pas, et plus difficiles à dégager.

Les actions d'un esprit sur un autre esprit sont des actions à distance; par elles se réalise une causalité d'une nature supérieure, qui consiste non dans l'incompréhensible production d'un effet hétérogène, tout à fait dissemblable à sa cause, comme lorsque des vibrations de l'éther produisent en nous une sensation de couleur, mais dans la reproduction de la cause qui s'imprime et se signe dans son effet. En outre, l'avènement de cette causalité inaugure le passage d'une action qui ne saurait être que directe et unilatérale à une action qui, pour la première fois, peut devenir réciproque et réfléchie. En effet, quand le moi est en présence de la mer et des montagnes, des plantes même et des animaux inférieurs, ces choses agissent sur lui et il n'agit pas sur elles ou, si, par hasard, il les modifie à son tour, il n'y a aucun rapport entre ces deux genres de modifications, l'une n'est pas une réponse

à l'autre, il n'y a là rien de réciproque. Mais, quand deux hommes discutent ou conversent, ils s'impressionnent réciproquement. — Il n'en est pas moins vrai que, même en ce qui concerne la causalité inter-psychique, l'unilatéral précède le réciproque, et il n'est pas inutile d'indiquer ce point, qui a été trop oublié.

De même que la psychologie individuelle, ou intrà-spirituelle, la psychologie sociale, ou inter-spirituelle, doit prendre l'esprit dès la naissance. L'enfant qui naît n'entre pas seulement dans le vaste monde, il pénètre aussi, presque dès ses premiers jours, dans la société, sous cette réserve que sa psychologie sociale, à lui, est une psychologie à deux, à savoir lui et la personne qui le nourrit. Jusqu'ici on a été surtout frappé des cas de psychologie à deux très exceptionnels, tels que la folie à deux, le crime à deux, le suicide à deux, — qui ont donné lieu à des monographies très intéressantes — et l'on n'a pas accordé toute l'attention qu'il mérite au cas seul habituel, seul normal, universel et nécessaire, de psychologie à deux, l'échange continu d'impressions mentales entre l'enfant et la mère. De beaux travaux ont été faits sur ce sujet, plus ou moins mal défini et circonscrit, en Amérique surtout, mais ils sont trop rares. Ce n'en est pas moins par ce couple élémentaire qu'a débuté chez les animaux supérieurs, je ne dis pas la société mais son prélude indispensable; et c'est par cette humble et étroite porte, encore, que nous sommes forcés de nous insinuer peu à peu dans la vie sociale avant de nous y essorer. Or, dans les rapports psychiques de l'enfant avec sa nourrice ou sa mère, — car la mentalité à deux ne tarde pas à devenir une mentalité à trois, puis à quatre ou cinq, avant l'âge des petites amitiés et des petites camaraderies, qui grossiront ce chiffre — le rôle actif est toujours joué par la nourrice et la mère, et le rôle de l'enfant, table rase, tableau noir tout neuf sur lequel la craie de son entourage marque très fort — ne peut être que passif. Entre adultes le phénomène de la suggestion hypnotique est propre à nous donner quelque idée, — une idée d'ailleurs approximative et imparfaite, — de ce qui s'opère ainsi dans les premières années où notre mémoire ne remonte point, dans cette merveilleuse genèse de notre langage et de nos croyances, de nos tendances et de nos puissances virtuelles, qui s'ouvrent au souffle d'autrui, d'un autrui si peu étranger, si près de nous qu'il nous est nôtre et que nous buvons avidement ses exemples comme son lait. C'est seulement à mesure que se compliquent les suggestions subies par l'enfant qu'il apprend à résister quelque peu aux unes par les autres, et à se faire son vouloir propre grâce à cet entrecroisement d'impu-

sions. En même temps, il apprend à parler. Il y a un langage pour chacun de ces petites sociétés à 2, à 3, à 4..., etc., que l'enfant traverse avant de pénétrer, par l'école notamment, dans la langue des hommes faits. Il y a aussi, pour chacune d'elles, une mythologie spéciale, une technique spéciale; plusieurs couches de dictionnaires, plusieurs strates d'idées et de sentiments, d'habitudes musculaires, se superposant de la sorte en nous, support nécessaire de l'humus intellectuel et moral où éclosent toutes nos pensées et nos volontés viriles.

On ne saurait dire, — observons-le en passant, — combien d'erreurs accréditées proviennent de ce que les publicistes, les moralistes, les utopistes, ou même les sociologues, n'ont jamais songé qu'à la sociologie de l'adulte et nullement à la sociologie de l'enfant. S'ils s'étaient souvenus qu'on entre toujours tout enfant dans la vie sociale, ils n'auraient jamais eu l'idée de penser que le lien social résulte d'un contrat, — ou qu'il consiste essentiellement en une contrainte, car on ne peut contraindre ce qui ne résiste pas — ou que les institutions sociales, nées des liens sociaux, peuvent se transformer *ex abrupto* sans tenir compte des précédents — ou qu'elles peuvent se fonder sur le libre jeu des volontés éclairées et conscientes, sur la liberté, l'égalité, la vérité toutes pures, par l'élimination absolue de toute autorité et de toute irrationnalité, de toute illusion optimiste, sinon, — espérons-le, — de tout mensonge complaisant et conventionnel. On peut objecter, il est vrai, que, précisément, d'après ce qui vient d'être dit, il suffit de s'emparer de l'éducation des enfants, pour faire à sa guise une palin-génésie sociale. Mais le malheur est que, la part la plus efficace de l'éducation consistant en exemples et non en conseils, il faudrait, pour refondre radicalement le type social des nouvelles générations, commencer par soumettre à une nouvelle frappe leurs éducateurs, les adultes d'à présent.

L'importance de la psychologie inter-cérébrale, — de l'inter-psychologie, pour la désigner plus brièvement — est grande, on le voit. Elle n'est pas, assurément, toute la sociologie, pas plus que la psychologie physiologique n'est toute l'anthropologie. La sociologie embrasse, outre les actions inter-cérébrales, toutes les actions inter-corporelles qui en dérivent, et toutes les actions de l'homme sur la nature et de la nature sur l'homme. Mais l'inter-psychologie me paraît seule destinée à donner l'explication, disons mieux l'expression en formules générales, des phénomènes sociaux, si curieusement pittoresques, que, chacun sous son angle à part, étudient le linguiste, le mythologue, l'économiste, le juriste, le politique, le moraliste, l'esthéticien.

Pour procéder ici avec ordre et méthode, il convient, je crois, d'analyser et de diviser. Les divisions de notre sujet peuvent être faites à divers points de vue complémentaires. En premier lieu, on peut envisager séparément l'action des diverses facultés de l'esprit (qu'on me pardonne ce vieux vocable, suranné mais inévitable); à savoir, l'action des sensibilités sur les sensibilités, des volontés sur les volontés, des intelligences sur les intelligences. Il est à noter que, par le contact des individus entre eux, ce ne sont pas, à vrai dire, leurs sensations qui sont renforcées les unes par les autres, mais seulement les désirs et les jugements qui s'y joignent. Dans un diner, les convives ressentent la saveur des mets à peu près comme ils la ressentiraient s'ils étaient isolés. Mais, s'ils causent, les idées qu'ils échangent se renforcent en chacun d'eux par l'assentiment d'autrui, — à moins que ce ne soit par la contradiction d'autrui. Ce n'est pas par les sensations, c'est par les sentiments que les sensibilités s'influencent. Les sentiments sont à la psychologie sociale ce que les sensations sont à la psychologie individuelle. Les sensations, en se débrouillant et se développant, en s'organisant, suscitent les notions de l'espace et du temps, de la matière et de la force. Les sentiments suscitent, par leur mutuel frottement, les catégories sociales du droit et du devoir, du bien et du mal. — Ajoutons que les sentiments sont des signes instinctifs de nos rapports sociaux de la même manière que les sensations sont des signes physiologiques de nos rapports physiques avec les êtres inanimés. Les sensations du chaud et du froid, du doux et de l'amer, d'une bonne ou d'une mauvaise odeur, nous avertissent des objets que nous devons fuir ou rechercher, comme les sentiments d'admiration ou de mépris, d'amour ou de haine, d'estime ou d'indignation, de colère ou de peur, nous avertissent des attitudes que nous devons avoir à l'égard des autres personnes. Par les couleurs et les sons, nous apprécions la distance physique des objets à nous, comme, par les degrés de notre sympathie ou de notre antipathie, nous apprécions la distance sociale entre nous et les autres hommes. — Enfin, remarquons que nous sommes portés naturellement à objectiver nos sentiments comme nos sensations. De même que nous ne pouvons presque pas nous empêcher de croire que la couleur des objets, le bleu, le rouge, le jaune, leur est inhérente, ainsi nous sommes presque irrésistiblement enclins à objectiver l'indignation ou l'admiration générales que certains actes humains suscitent et à juger que leur moralité ou leur criminalité ont un caractère qui leur est propre, inné et indépendant de la manière de sentir. Ce qui est vrai, c'est que, incontestablement, il y a une diffé-

rence objective entre un objet rouge et un objet bleu, quoique ce ne soit pas la différence psychologique à laquelle nous pensons; et, non moins certainement, il y a une différence profonde, objective aussi, c'est-à-dire sociale, entre un acte vertueux et un acte criminel.

Il y aurait à étudier : 1° pourquoi tels sentiments se propagent ou ne se propagent pas, dans un milieu donné et à un moment donné; 2° pourquoi leur contagiosité est si inégale et si variable; 3° comment ils se propagent, par quels procédés; 4° les transformations qu'ils subissent en se propageant et les combinaisons qu'ils forment en se rencontrant. Je ne puis qu'indiquer la place de tous ces problèmes. Je remarque seulement, à propos du comment de la propagation contagieuse des sentiments, qu'il y a lieu de distinguer cinq cas : 1° la propagation directe d'individu à individu; 2° celle d'un individu à une foule ou à un groupement quelconque; 3° celle d'une foule, d'un groupe, à un individu; 4° celle d'un individu à un *public*, foule dispersée, groupée à distance; 5° celle d'un public à un individu. Il y aurait matière à autant de monographies. Le premier cas est, notamment, celui de la conversation, ouvrière sociale inaperçue, invisible, incessante, universelle. Le second cas a donné lieu à d'intéressants et fragmentaires travaux sur les foules. Le troisième, inverse du second, a été aussi l'objet de quelques études, à propos de la *timidité*. Elle a cela de particulier que l'intimidé l'est par la présence simultanée de plusieurs personnes dont souvent aucune, prise à part, ne serait intimidante. Le quatrième et le cinquième cas mériteraient de nous arrêter, si le temps ne nous faisait défaut, à raison de la multiplicité et de la diversité croissantes, et de l'importance grandissante, des rapports de l'individu avec le public. Au public, chacun de nous s'adresse de plus en plus, par le journal, par le livre, par la réclame protéiforme, par l'affiche murale — proclamations, professions de foi, etc. La plus considérable de ces variétés est l'action du journaliste sur ses lecteurs et réciproquement. L'orateur qui manie les foules est de plus en plus remplacé par le publiciste qui modèle son public; et cette différence est de portée incalculable, au point de vue non seulement de l'étendue, mais de la nature de la suggestion produite. Car les sentiments qu'il est le plus facile de faire vibrer dans une foule ne sont pas ceux qui se répandent le plus aisément dans un public; il est, par exemple, toute une gamme de sentiments égoïstes, je ne dis pas violents et féroces, qu'il est impossible de remuer dans une foule, mais qu'il est remarquablement aisé de communiquer au public.

Les sentiments simultanés et divers qui coexistent à chaque instant

dans une société forment un système plus ou moins harmonieux, où les consonnances l'emportent toujours sur les dissonances. Il s'agirait d'examiner les voies et moyens, les opérations de dialectique sociale, sourde et profonde, par lesquelles s'élabore et s'entretient cette bien-faisante harmonie. — Il s'agirait aussi d'examiner les anomalies contraires qui s'opposent à ce que cette harmonie soit plus parfaite : tantôt, en effet, par excès d'impressionnabilité imitative, tantôt, ce qui est plus grave et ce qui est un fâcheux symptôme cérébral, par défaut de cette plasticité morale, nécessaire dans une certaine mesure, nombre d'individus anormaux se soustraient à la loi de l'ordre actuel, et, parmi eux, quelques-uns préludent ainsi aux accords d'un ordre nouveau, d'une harmonie future et plus haute.

Les distinctions et les considérations que je viens d'esquisser sont applicables aussi bien à l'action des volontés sur les volontés, des intelligences sur les intelligences. Je n'en dirai qu'un mot, si touffu que soit le sujet, uniquement pour faire remarquer à quel point se distinguent de tous les autres états intimes, et par leur caractère quantitatif bien marqué, et par leur contagiosité éminente, ces deux états singuliers et irréductibles, la croyance et le désir. Je m'arrête là pour n'être pas forcé de répéter à ce propos (quoique ce soit bien ici le lieu) ce que j'ai dit ailleurs sur les lois qui régissent la transmission des exemples, le choix de l'individu entre des exemples divergents qui le sollicitent à la fois, les raisons de logique intrinsèque ou extrinsèque qui motivent sa décision, enfin les combinaisons, parfois heureuses, les accouplements, parfois féconds, d'exemples divers qui s'opèrent en lui et font jaillir de lui quelque idée nouvelle, destinée à devenir modèle à son tour.

À un point de vue différent de celui auquel je me suis placé jusqu'ici, et qu'il s'agisse des sensibilités, des volontés ou des intelligences en contact et en inter-action, nous avons à rechercher à quelles conditions, extérieures ou internes, est subordonnée l'action suggestive d'un esprit sur d'autres. Ces conditions sont de plusieurs sortes : physiques, physiologiques, psychologiques et sociales. Chacune de ces catégories de conditions peut donner lieu à des observations générales dont la sociologie doit tirer profit. Parmi les conditions physiques, par exemple, l'écart entre le *minimum* et le *maximum* de distance géométrique entre lesquels peut s'exercer l'action inter-cérébrale ne reste pas le même d'un siècle à un autre, d'un pays à un autre ; il va grandissant avec la civilisation qui étend et diversifie les moyens de communication en même temps qu'elle permet une densité de plus en plus grande des

populations. De deux manières à la fois, donc, de deux manières qui se multiplient l'une par l'autre, le progrès de la civilisation rend plus fréquentes les occasions d'action inter-mentale et rend leur besoin plus impérieux. C'est, au fond, la cause la plus active de l'émigration des campagnes vers les villes, et des petites villes vers les capitales. — La durée pendant laquelle peut s'exercer l'action inter-cérébrale, la distance chronologique qui peut séparer impunément les esprits dont l'un influe sur l'autre, va aussi se prolongeant. Si la civilisation porte atteinte au prestige de l'ancienneté, qu'elle remplace souvent par le prestige du lointain dans l'espace, — d'autre part, elle étend dans le temps comme dans l'espace, la possibilité de l'action des esprits ancestraux sur les cerveaux contemporains. De là cette obsession — salutaire, en somme — du côté historique, qui se fait jour jusque dans les Expositions universelles où le rétrospectif gagne sans cesse du terrain, comme pour attester que la théorie de l'évolution est descendue des naturalistes et des philosophes sur les architectes...

Les conditions physiologiques qui régissent l'action inter-spirituelle ont trait soit à la différence d'âge des esprits en contact, différence qui les rend plus ou moins suggestibles ou suggestifs les uns à l'égard des autres, — soit à la différence de leurs types ethniques, ce qui conduit à soulever la question de la supériorité ou de l'infériorité des races, naturelle ou acquise, réelle ou factice, variable à coup sûr d'après les époques et les pays.

Il y a aussi, et avant tout, des conditions psychologiques — une volonté de fer, un orgueil monstre, un coup d'œil d'aigle, une vigueur rare de haine ou de foi — qui prédestinent un homme à fasciner et magnétiser ses semblables. Parfois, un grain de folie est le ferment nécessaire de l'action sociale qui émane de lui. Toute la littérature spéciale qui est éclosée des liens fréquemment constatés, — pas toujours avec la même fréquence, beaucoup plus souvent aux époques de trouble et de crise, comme notre âge, qu'aux époques assises et reposées comme le siècle de Louis XIV, — entre le génie et la folie, se rattache à cette partie de notre sujet.

Quant aux conditions sociales qui favorisent ou contrarient l'action unilatérale ou mutuelle des esprits, je ne pourrais les énumérer sans passer en revue toute la sociologie. Bornons-nous à noter que, en tête des circonstances les plus favorables à cette action, il faut placer non seulement le fait de parler la même langue, mais encore la communauté de religion et d'éducation. Cela signifie que, plus l'action inter-cérébrale a déjà agi dans le passé ancestral de deux individus pour

les assimiler, pour les remplir d'idées, de sentiments, de modes d'agir semblables, et plus, quand ils viendront à se rencontrer et à s'aboucher, il leur sera facile d'échanger leurs états intimes. Ils s'assimileront d'autant plus aisément par leur contact entre eux qu'ils auront été déjà plus assimilés par leurs contacts avec autrui. Tout favorise donc *l'assimilation des individus groupés* et tend, par suite, — en dépit des rapports multipliés de groupe à groupe, des relations et courtoisies internationales, — à *différencier les groupes*... Là est en apparence, la plus redoutable difficulté, — je ne dis pas insurmontable, — qui s'oppose aux vœux des amis de la paix et des ennemis de la guerre, — dont je suis. Il faut la reconnaître, pour apprendre à la surmonter et à s'appuyer sur cet obstacle même. Nous voyons par là que ce n'est point à l'effacement des originalités nationales qu'il faut viser, mais à leur mutuelle intelligence, d'où naîtra leur sympathie mutuelle, — déjà née dans des réunions internationales comme la nôtre. Car la paix du monde ne saurait être un plat unisson, fondée sur l'uniformité universelle, mais une harmonisation de différences séculaires.

La psychologie inter-cérébrale a-t-elle, comme la psychologie intracérébrale, des instruments de précision et de mesure? Pourquoi pas? Sans doute, il serait quelque peu puéril de parler ici de laboratoire spécial. Cependant, de même qu'on a pu préciser l'influence de la sensation d'une couleur ou d'un son sur la force musculaire mesurée au dynamomètre, est-ce qu'on ne pourrait pas mesurer aussi bien, de la même manière, l'effet, produit sur la force musculaire, sur la circulation du sang, etc., par la vue d'un ennemi ou d'un ami, par les applaudissements ou les murmures d'un auditoire? On a étudié la timidité et les modifications physiologiques qui l'accompagnent. Il reste à étudier le contraire de l'intimidation, la surexcitation provoquée par la présence d'une personne stimulante. — Ainsi, tous les instruments de précision employés par la psychologie ordinaire peuvent être utilisés par la psychologie collective. Mais, en outre, celle-ci en a un qui lui est propre et qui a un grand et légitime succès : la statistique.

La statistique est en quelque sorte la *psycho-physique sociale*. Elle est à la psychologie sociale ce que les instruments enregistreurs des psycho-physiciens sont à la psychologie individuelle. Je puis même me permettre d'ajouter que la comparaison de la statistique et de la psycho-physique est certainement à l'avantage de la première, mais la fécondité relative de la statistique apparaîtrait bien plus nettement si cette méthode d'enregistrement avait été appliquée avec une plus nette intelligence de son vrai but et de sa profonde por-

tée. Telle qu'elle est pratiquée d'ordinaire et comprise, elle donne une satisfaction plus souvent apparente que réelle au besoin d'introduire dans les faits sociaux, résultantes d'actions inter-spirituelles, une précision et une régularité qui mérite à leur étude particulière le nom de science. Quand elle dénombre des sommes d'argent, des articles industriels achetés ou vendus, des procès mêmes ou des délits, elle n'est un thermomètre psycho-social qu'en tant que, à travers ces chiffres, on entrevoit des quantités psycho-sociales véritables, des actes de croyance ou de désir plus ou moins intenses et plus ou moins multipliés par leur communication d'esprit à esprit. Or, toutes les fois que la statistique a la bonne fortune de pouvoir prendre dès sa naissance une innovation sociale — par exemple un mode nouveau de fabrication ou de locomotion qui se répand, une nouvelle forme d'assurance sur la vie ou de société philanthropique qui se propage aussi, etc. — et qu'elle peut suivre jusqu'à son entier développement cette contagion, il est à remarquer que les courbes graphiques par lesquelles elle peint aux yeux ses dénombrements sont remarquablement similaires. Et je me chargerai de démontrer que, *sans nulle exception*, elles se ramènent à un schéma qui pourrait être symbolisé par le signe mathématique des quantités intégrales. Un coup d'œil jeté sur les tableaux graphiques qui tapissent les murs du Palais où nous sommes atteste la vérité de ce que j'avance. Les exceptions ne sont qu'apparentes.

On sait que la psycho-physique gravite tout entière autour du fameux *logarithme des sensations*, qui reste vrai dans une certaine mesure. Eh bien, la statistique bien maniée, si on sait lire à travers des chiffres, se chargera facilement de montrer en psychologie sociale une application supérieure de ce théorème, transposé et devenu à la fois plus clair et plus incontestable. Par exemple, pendant que la statistique nous révèle que l'activité industrielle de la France a sextuplé en 50 ans, que sa richesse a augmenté d'autant, osera-t-on prétendre que son *bonheur*, — c'est-à-dire la *sensation* sociale correspondante à cette *excitation* — a grandi proportionnellement? Non, hélas! Mais, à l'inverse, et par bonheur, n'est-il pas clair que, pendant que d'après la statistique des journaux, le nombre des articles haineux et diffamatoires a décuplé, par exemple, en quelques années, la haine et l'envie sont loin d'avoir cru dans la même proportion au cœur de leurs lecteurs?

Combien d'observations, de généralisations plus intéressantes il y aurait à faire en psychologie sociale si la statistique fonctionnait par-

tout, dans tous les ministères, suivant des visées moins étroitement administratives, plus largement sociologiques ! Mais, même dans l'état embryonnaire où elle s'offre à nous, combien d'aspects nouveaux elle peut nous aider à découvrir dans les phénomènes de la vie collective !

Avant tout, cependant, c'est par l'observation directe, immédiate, sans instruments spéciaux, qu'il faut commencer à étudier l'action inter-spirituelle. Et, si nous voulons l'étudier méthodiquement, de la sorte, dans les groupes sociaux si divers, si multiples, où elle se présente à nous, un long temps s'écoulera avant que nous ayons épuisé cette mine. Les lacunes à combler sont énormes : en fait de groupes, les foules seules ont attiré les chercheurs. Encore reste-t-il à analyser avec détail les foules de diverses catégories (expectantes, manifestantes, agissantes — pieuses, fanatiques, haineuses, vindicatives, — rurales et urbaines, etc. —) de diverses nationalités (anglaises, françaises, allemandes, slaves, chinoises, etc.) — des deux sexes — enfin des diverses époques. Car il y a une évolution historique — ou plutôt plusieurs évolutions historiques des foules, et il serait curieux de se renseigner, par des fouilles archéologiques, sur le point de savoir quelle est la nature des foules qui prédominent à chaque époque successive, si la série des foules successivement prédominantes présente quelque chose d'irréversible, — si dans leur ensemble, elles deviennent de plus en plus ou de moins en moins fréquentes, de plus en plus ou de moins en moins importantes, etc. N'y aurait-il pas aussi des recherches à faire pour doser, d'une manière approximative, les degrés de leur crédulité ou de leur docilité inégales, parfois prodigieuses ? Les rapports des foules et des publics — des sectes et des foules, appellent aussi une attention nouvelle et plus persévérante,

Mais il est d'autres groupements que la foule, et encore plus instructifs peut-être : une cour de récréation dans une école primaire, dans un collège, est pour le psychologue social un champ d'observations aussi fructueux que peut l'être, pour le psychologue ordinaire, un asile d'aliénés. Les écoliers, surtout internes, agissent bien plus les uns sur les autres, moralement et intellectuellement, que leur professeur n'agit sur eux ; et, quand ils s'agitent ensemble dans les cours, cette fiévreuse action inter-spirituelle qu'ils exercent les uns sur les autres, se montrant dégagée de l'action unilatérale du maître, éclate dans toute son intensité. Quand je dis mutuelle, je me trompe ; car, dans leurs rapports mêmes, il est clair que la réciprocité est loin d'être parfaite ; il n'est pas de cour d'internes où des *meneurs* ne soient à la tête de tous les mouvements d'ensemble, révoltes, jeux, essais embryon-

naires de fabrication industrielle, de composition littéraire. C'est dans les cours de collège qu'il conviendrait d'étudier l'embryologie économique, politique, juridique, artistique, de l'être humain. Rien de cela n'a été tenté.

Le temps me manque pour parler de la psychologie criminelle. Mais il ne s'agit pas ici d'une *terra incognita*, il s'agit d'une région sillonnée par des explorateurs si nombreux qu'avant peu, je le crois, ils ne laisseront pas grand'chose à glaner aux investigateurs de l'avenir. Si les criminels lisaient les criminalistes, ils seraient vraiment trop fiers de l'attention qui leur est consacrée, et leur incommensurable orgueil — qui est l'un des traits les plus accentués de leur psychologie — en serait accru.
